

LOVE ME DOUX

Un Noël givré en Provence

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnages ayant réellement existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4).

© Nelson & Quinn 2021

Sandra Nelson et Alice Quinn sont les seules ayant-droits de cette œuvre, y compris des droits dérivés.

ISBN : 979-10-359-5403

Titre original : *LOVE ME DOUX, Un Noël givré en Provence*

© Nelson & Quinn 2021

Correction Hélène Babouot : <h_babouot@hotmail.com>

Couverture réalisée par Paola Franconeri de Studio Ideazione

<mail.ideazione@gmail.com>

<https://ricreazioneweb.wordpress.com>

NELSON & QUINN

LOVE ME DOUX
Un Noël givré en Provence

© Nelson & Quinn 2021

« Noël givré, pluie de baisers... »

Proverbe français détourné

1 - Angela - Une photo, 4 ados, mon père et une Simca

(19 décembre)

Driiiiing !

Oh non, c'est pas vrai. Qui m'appelle à cette heure-ci ? Sans doute ma mère ! Elle est à Los Angeles avec son nouveau fiancé et a oublié l'existence de ce détail : le décalage horaire. Il fait noir complet dans ma chambre. Je glisse ma main sur la table de nuit, mais dans un mouvement brusque, je fais tomber ma lampe de chevet. La moquette épaisse amortit le choc.

Ouf ! Je me redresse. Aucune lumière de portable à l'horizon. Driiiiing ! Vite, je me rapproche de la sonnerie. Bingo, mon téléphone est sous le lit. Je me mets à quatre pattes et l'attrape. C'est Andy, mon collègue adoré.

– Allo ? J'espère que t'as une bonne raison pour m'appeler un samedi matin à 6 h 35 !

– Angela, *darling*, tu sais bien que c'est tous les jours lundi à *Fashion Agency*. Carla veut voir les fringues que tu as utilisées hier pour le shooting ! « Tout de suite », je cite !

– Mais elle m'avait dit de les garder à la maison. On a fini à minuit et je suis rentrée directement chez moi. Si tu n'es pas déjà au boulot, c'est sur ta route, tu ne peux pas passer les prendre ?

– Désolée, *darling* ! J’ai rendez-vous avec William Scott au Savoy dans une demi-heure et je n’ai pas encore eu le temps de me faire mon soin anti-âge !

– Avec qui ?

– William Scott, le mannequin le plus prometteur de Londres. Tu verrais ses yeux bleu lagon, à tomber. Comment pourrais-je manquer ça, même pour toi, Gigi chérie ?

– Bon, là, je décolle à peine. Je vais envoyer un coursier, qu’en penses-tu ?

– Carla a demandé à ce que tu les rapportes en personne. Elle veut te parler. Elle est hyper pénible depuis son divorce. Imagine, ça fait six mois qu’elle est seule, la pauvre.

– De quoi veut-elle me parler de si urgent, un samedi à l’aube ?

– Aucune idée, *darling*, si j’étais toi, je me grouillerais ! Elle est d’une humeur de chien !

D’une humeur de chien, Carla ? Son état permanent, oui. Dire que c’est ma boss depuis deux ans. Mais photographe dans la prestigieuse *Fashion Agency*, c’est le job dont j’ai toujours rêvé. Bon, OK, je n’y suis pas encore tout à fait ! Pour l’instant, je suis la première assistante de leur photographe vedette, miss Carla Anderson en personne. C’est un ancien mannequin qui, en quelques années, est devenu un *must* dans la photo de mode, de celles qui font et défont les labels, de celles que les marques s’arrachent.

De temps en temps, si le sujet l’ennuie, ou que le client n’est pas assez important, elle me laisse les rênes pour un shooting rapide. Et ça, j’adore !

C'est pour devenir photographe moi aussi, et reconnue, comme elle, que je travaille d'arrache-pied, nuit et jour, week-end compris. Et supporte les humeurs de la *queen* Carla, la meilleure photographe de mode de tout Londres. Et la plus redoutée aussi. À côté d'elle, Meryl Streep dans *Le Diable s'habille en Prada*, c'est mère Teresa !

Heureusement, il y a Andy. Il est styliste photo et bourré de talent. Je ne sais pas comment je survivrai dans cette jungle, sans lui. Sans oublier mon Edward chéri, avocat du groupe de presse qui possède *Fashion Agency*. Mais on travaille rarement ensemble.

Et c'est mieux comme ça, il ne me supporterait pas ! Il paraît que je suis un poil perfectionniste. Et notre relation n'aurait pas tenu plus d'une semaine. Or, ça fait déjà dix mois qu'on s'aime. Et si nos emplois du temps respectifs boulot boulot ne nous permettent pas de partager nos journées et nos nuits H 24, ce soir, c'est dîner en amoureux. On se voit tellement rarement, j'ai hâte d'y être. Edward m'a informée avoir une annonce très importante à me faire. J'espère juste qu'il ne me parlera pas de Noël !

Pour le réveillon, je compte hiberner sous ma couette et attendre que cette date fatidique passe. J'ai mes raisons pour ça.

Je stresse un peu, là. Et s'il me demandait en mariage ? Mon petit cœur de midinette s'emballe. Et soudain, je pense à sa mère, que j'ai croisée une fois rapidement à un cocktail. Elle m'a jugée en deux minutes chrono. Si ça devenait officiel, nous deux, je devrais rencontrer sa famille. Et ça me panique

complètement. Ils font partie de *l'upper high – very high – class*, la très très haute, quoi. Et ils vivent dans un château, ambiance *Downton Abbey*. Ils me trouveraient trop ordinaire, c'est sûr. J'ai beau m'habiller avec les meilleures marques (c'est un peu mon uniforme de boulot, hein ? Bon, OK, j'adore ça, aussi), je ne suis qu'une fille de la campagne, à la base.

Je les imagine m'observer de la tête aux pieds et me lancer des regards méprisants. Mais je m'enflamme sans raison. Cette invitation, ce soir, c'est parce que ça fait un moment qu'on ne s'est pas vus et je lui manque, voilà, c'est tout. J'avoue aussi qu'un petit câlin sur l'oreiller, ça me dirait bien !

Bon, je dois me dépêcher ! Ce que Carla exige, Carla l'obtient et dans la minute. Où ai-je mis le carton avec les robes et les accessoires ?

Ah oui, dans mon dressing ! Ah mon dressing... C'est ma caverne d'Ali Baba. J'habite un rez-de-chaussée à *Marylebone*. La rue est bruyante, la vue inexistante, la moquette rose délavé, mais c'est pour ce dressing que j'ai loué ce deux-pièces sombre et humide ! En tant qu'assistante photo dans la mode, j'ai quelques avantages. Je peux acheter des fringues de *designer* pas chères et emprunter des modèles qui ont déjà servi pour des shootings et je ne m'en prive pas !

Je dois retrouver ce carton avant que Carla ne pique une crise. Ah, le voilà ! Il est léger. C'est bizarre. Il me semblait plus lourd, hier.

Mais, qu'est-ce que... Cette salopette en jeans avec des fleurs, ce T-shirt jaune fluo et ces bottes en caoutchouc...

Quinze ans que je ne les avais pas vus. Pourquoi ai-je gardé ces horreurs ?

Des images dans ma tête brouillent soudain ma perception.

Je me revois débarquant à l'internat, à quinze ans, après le clash avec mon père.

Mon premier jour à la *City High School*, j'avais mis ma salopette préférée en jeans avec des fleurs brodées, mon T-shirt jaune et mes bottes. J'avais coiffé mes cheveux en queue de cheval. Je me sentais heureuse, libre, à l'aube de ma nouvelle vie, malgré mon déracinement brutal.

Je ne voulais plus vivre avec mon père à Maillane, en Provence, au milieu des vignes. Il était obsédé par l'œuvre de sa vie : la création d'un cru exceptionnel au Domaine Roque et il m'avait clairement signifié que je n'étais qu'un poids pour lui, avec mes rêves de devenir photographe.

J'étais en âge de m'ouvrir au monde. Je voulais bouger, voir du pays. Attirée par la ville, je ne jurais que par la photo. Il y avait eu beaucoup de disputes depuis mon retour chez lui et celle-ci avait été celle de trop. Il avait eu ces mots : « Si tu étais un garçon, je pourrais compter sur toi ! Mais tu n'es qu'une fille ! » Qu'une fille !

J'avais fait direct ma valise et j'étais repartie chez ma mère, à Paris. Elle était sur le point de rejoindre son amoureux du moment à Pondichéry. Elle avait eu cette idée fulgurante, entre deux avions : « Je vais te trouver un internat en Angleterre. » Une semaine après, j'étais à Londres.

Stupeur, il n'y avait que des filles.

– Allo, maman, c’est quoi cet internat ?

– Au moins, tu ne seras pas distraite par les garçons !

Il n’y a que ma mère pour être « distraite » par les garçons. Elle change d’amoureux à chaque saison, considérant les hommes comme un accessoire démodable...

Le temps d’encaisser la nouvelle, je me suis approchée d’un groupe et je me suis présentée avec un grand sourire :

– Je m’appelle Angela, et vous ?

Elles m’ont observée de la tête aux pieds, ont pouffé et j’ai entendu ces mots : *Frenchie bumpkin*. Je n’en ai pas compris immédiatement le sens, mais j’ai deviné que ce n’était pas franchement amical.

Le soir, dans ma chambre, j’ai trouvé la traduction suivante : « Plouc de Française. » Charmant.

J’ai réalisé que ma salopette, que j’adorais, n’était pas étrangère à leur jugement méprisant.

Les jours qui ont suivi ont été douloureux ; j’ai atterri dans le réel. Je serrais les dents la journée, mais la nuit, je sanglotais dans ma chambre. Et je me suis fait une promesse : *plus jamais on ne me traiterait de plouc*.

C’est là que j’ai commencé à m’intéresser à mon apparence. Au style. Aux fringues. Aux marques. Aux mannequins. Et aux photographes qui en font ce qu’elles sont. Et que je me suis fixé cet objectif : je deviendrai, moi la bouseuse, une incontournable dans le monde de la photo de mode.

J’attrape la salopette pour l’écarter. Une photo tombe par terre. C’est un vieux cliché couleur kodachrome avec quatre

ados autour d'une Simca rouge. À Maillane. Devant la bastide.
1

Je suis entourée de mes trois meilleurs amis de l'époque : Matias Auriol, Laure Roustan et Benjamin Fabre.

Au volant, apparaissant à la fenêtre de la voiture, mon père, Émile Roque.

J'ai un pincement au cœur. Depuis sa mort, je n'ai pas pris une minute pour penser à lui. Pas le temps ? Peur de trop réfléchir ? De m'effondrer ? Ou suis-je vraiment devenue cette fille sans émotion, telle que je me voulais, imperméable au moindre chagrin ?

Je mets la photo sur la cheminée et j'attrape la salopette, le T-shirt et les bottes, direction le vide-ordures.

Vite, Carla va me tuer ! Je m'empare du bon carton et me précipite vers mon vélo.

J'aurais bien appelé un taxi, surtout que le méchant crachin londonien est de la partie, mais je suis dans le rouge et Carla refusera de m'en rembourser les frais. Même si c'est à cause d'elle que je me retrouve dans cette situation. Et je suis trop en retard pour prendre le bus ou le métro.

Pas vraiment pratique d'attacher le carton sur le petit porte-bagages. Heureusement, j'ai une quantité industrielle de *sandows* élastiques avec crochets de toutes les tailles.

Ce qui ne m'empêche pas de perdre mon chargement en plein dans une flaque. Noooon ! Je m'arrête au milieu de la route, au

¹ Bastide, de l'occitan *bastida*, désignait au XVIIe et XVIIIe, une exploitation agricole appartenant à la bourgeoisie et depuis le XIXe, une maison de maître.

risque de passer sous les roues des automobilistes. Une nuée de klaxons retentit. Vite, je récupère le carton trempé et repars en sueur. Cerise *on the cake*, le crachin londonien s'est transformé en pluie torrentielle, version tropicale. En pire, puisqu'on est en hiver.

Je circule au milieu des voitures, distinguant à peine la chaussée, de l'eau dégoulinant sur mes yeux, comme si je prenais une douche en mode débit maximal.

Enfin, j'arrive devant l'agence et gare mon vélo en bas de l'immeuble. Le carton est décomposé, les vêtements trempés et je frissonne de la tête aux pieds.

Je viens de mettre ma vie en péril pour un carton de vêtements. Mais ce n'est rien comparé à ce que Carla risque de me faire...

Oh my god!

2 - Matias- Sexy winemaker

Il est 9 h 15. Je traverse le hall d'exposition du *Javits Center*, l'énorme centre qui accueille la *VineExpo America*. Amy Jones, la secrétaire de *World winemakers partners* tapote sur son téléphone tout en avançant à grandes enjambées devant moi. La séance démarre dans un quart d'heure.

Je ralentis devant un grand miroir et l'espace d'une seconde, je me demande qui est cet inconnu déguisé en pingouin qui me regarde dans la glace.

Je porte un costume noir avec une chemise blanche. Je suis tellement plus à l'aise en jeans et chemise de bûcheron. Mais cette conférence est organisée par leur association d'amoureux du vin. Ils me font travailler régulièrement et surtout ce sont de très bons clients du domaine.

Même si je déteste quitter Maillane et Angie, j'adore parler vin avec des passionnés. Et un séjour tout frais payé à l'Equinox Hotel de New York, à côté de Madison Square, il y a pire non ? Sans compter le nombre de zéros sur le chèque, j'en ai bien besoin pour payer les frais du vignoble. Depuis qu'Émile est mort, les dettes s'accumulent.

Mais ce n'est pas le moment de penser à ça. Je leur ai préparé une dégustation à l'aveugle. Les Américains adorent.

– Alors, la *rockstar*, on y va ?

Son accent est charmant.

– Arrête de me charrier, Amy !

– La salle est pleine à craquer. Nous avons vendu tous les couverts et les places ont été réservées il y a plus de quatre mois. Oui, tu es une *rockstar* ! Une soirée caritative arrosée de vins français de ce niveau, c’est pas tous les jours ! Au fait, j’ai oublié de te dire qu’une journaliste de la célèbre revue *Wine Magazine* va t’interviewer à la fin de la conférence pour faire ton portrait. Il y aura ensuite la présidente qui prononcera un discours afin de lever des fonds pour notre œuvre.

C’est vrai que depuis que j’ai gagné le prix du meilleur œnologue du monde, j’ai enchaîné les interviews pour la presse, la radio et la télé. On me demande de faire du vin partout dans le monde, d’écrire ma biographie et il y a même Netflix qui veut faire une série sur moi, intitulée *A sexy winemaker* !

Sérieux ? Sexy, moi ? Ils sont devenus complètement fous. J’ai refusé immédiatement, bien sûr !

Je déteste être dans la lumière mais tous ces articles, je les accepte pour Émile, pour sa mémoire. Le Domaine Roque est en perte de vitesse depuis des années et je fais tout ce que je peux pour le mettre en avant, attirer l’attention sur notre vin. Peut-être qu’un jour, j’aurais les moyens de le racheter à sa fille ?

Il faudrait d’abord qu’elle réponde aux coups de fil de Benjamin, le notaire d’Émile – et mon meilleur ami – et qu’elle règle la succession ! Ça fait six mois que son père n’est plus là et aucune nouvelle d’elle. Je sais qu’ils ne se parlaient plus, mais quand même...

– Après l’interview, je t’ai placé à la table de deux gros amateurs de vignobles français, un Australien et un couple de Chinois, mais aussi John Malkovitch, je sais que tu le connais.

Il a un vignoble pas trop loin de Maillane, à Lacoste dans le Lubéron. On s’est rencontrés à un concours de vins dans la région et il a flashé sur la Simca d’Émile. Il m’en a proposé une fortune, mais elle n’est pas à vendre ! Ça serait comme vendre mon cœur. Je crois bien qu’il n’a pas abandonné l’idée.

– Allez, *sexy winemaker*, au boulot ! me lance Amy, moqueuse.

Elle ouvre la porte de la salle qui est pleine à craquer. J’entre sous un tonnerre d’applaudissements. Un rapide coup d’œil et je constate que quelques stars de cinoche sont dans la salle, disséminées autour des tables. Une grande photo du domaine, avec les vignes, les chais et la bastide au crépuscule, est affichée derrière moi, sur le podium. Le plus bel endroit du monde. Comme il me manque !

Ça ne fait que six jours que j’en suis parti ! Je suis vraiment indéracinable. C’est la sixième conférence organisée par l’association, il est temps que ça s’arrête.

Heureusement, je rentre demain. Je respire un grand coup et je me lance. En anglais,² bien sûr ! Depuis mes années de stages aux quatre coins du monde, je me débrouille à peu près, l’accent en moins ! Et il paraît que l’accent français amuse les Américains.

² Pour des raisons de fluidité du texte, les dialogues de Matias, en anglais, sont retranscrits directement en français.

– Un vin, c’est comme une histoire d’amour. Il faut d’abord l’observer, le sentir et enfin le déguster.

Je devine des frémissements dans la salle, en particulier de la part de l’auditoire féminin. Une femme brune semble me regarder avec intensité, ou est-ce moi qui rêve ? Bon, je ne dois pas me déconcentrer. Je suis là pour parler du vin !

Amy verse un verre du Demoiselle, ma dernière création au Domaine Roque.

– La phase la plus importante de la dégustation est de humer une première fois le vin, puis de le faire tourner dans le verre et de le respirer à nouveau. Là, l’intensité des arômes est plus grande.

Je suis interrompu par une sirène de voiture de police qui file sous les fenêtres. Que cette ville est bruyante ! Mais la salle est attentive, pour eux, ce bruit, c’est la routine. Je préfère de loin le son des cigales. Quoique, en décembre, elles sont plutôt discrètes ! Allez, je reprends. Je dois me concentrer sur le bon vocabulaire, en anglais.

– Ensuite, on procède à la dégustation. Il y a l’attaque qui nous donne une indication de sa température ; après, le milieu de bouche avec à la fois le côté gustatif et une sensation tactile ; et la finale, quand on avale le vin au niveau de la gorge. Ces dernières impressions vont durer, ou pas. C’est la persistance aromatique, elle doit être la plus longue possible. Plus c’est long, meilleur c’est !

Re frémissement dans la salle.

Une fois ma démonstration terminée, je leur propose de bien vouloir « jouer » avec moi. Amy attache un bandeau sur mes

yeux. Et je demande à des volontaires de choisir quatre bouteilles parmi une centaine disposées sur une table et de les recouvrir d'une chaussette pour en dissimuler l'étiquette. J'enlève alors mon bandeau. Un sommelier débouche la première bouteille et Amy me tend le verre.

– Hum... Je vais partir vers la Bourgogne, pour le côté puissant et subtil. Moyennement tannique. Sa couleur rubis sombre promet une bouche franche et délicate. Je sens un sol calcaire et argileux. C'est un millésime assez ensoleillé, il y a une belle acidité qui donne un équilibre en fin de bouche. Des arômes de fruits rouges et noirs, de violette et de sous-bois. On est sur un Romanée-Conti 2017.

Amy enlève la chaussette de la bouteille. Gagné ! Elle me sert un deuxième verre.

La séance se déroule, c'est un sans-faute. Je termine sous les applaudissements. Amy me guide vers une jeune femme rousse portant des lunettes dorées. C'est la journaliste de *Wine Magazine*.

– Je suis Helen Willen. Désolée, je parle trop mal français.

Je comprends qu'il s'agit d'une coquetterie de sa part puisqu'elle n'a quasiment aucun accent.

– Si vous me permettiez de pratiquer mon français ? Prêt pour l'interview ?

Comme j'approuve, elle est ravie :

– Avec plaisir ! lui dis-je.

Je la guide vers des fauteuils au fond de la salle. La journaliste sort un carnet et un stylo avant de me fixer :

– Comment vous décririez-vous ?

Naïvement, j'espérais éviter les questions persos. Parler de vin, je suis à fond tout le temps. Raconter ma vie me met plus mal à l'aise. Mais je joue le jeu. Je sais ce qu'ils veulent entendre. Ils recherchent l'authenticité. Ça tombe bien, le plus facile c'est de rester au plus près de la vérité.

– Plutôt simple. Brut de décoffrage. Je suis un homme de la campagne. Du genre toujours joyeux. Je suis de ma chère Provence. J'adore les traditions du terroir. Par exemple, c'est bientôt Noël et c'est le moment de l'année que je préfère !

– Vraiment ? Pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?

– Chaque année à Noël, nous organisons une grande fête au domaine, pour tous ceux qui sont seuls au village, qui n'ont pas de famille avec qui célébrer le réveillon. Il y a, bien sûr, le traditionnel sapin, la crèche immense remplie de santons de Provence et les treize desserts. Je prépare moi-même nos sablés étoilés à la lavande et à la fleur d'oranger. J'en fais aussi à la cannelle, bien sûr. Pas de Noël sans cannelle, non ? Je fais aussi la bûche au chocolat. Vous aimez le chocolat ?

– Qui n'aime pas le chocolat ?

– C'est la soirée la plus joyeuse et chaleureuse de l'année, croyez-moi !

– Je vous crois... Le propriétaire de ce domaine, Émile Roque, est décédé il y a six mois. Vous l'évoquez souvent. C'était votre mentor ?

– Émile était comme un père pour moi, depuis la mort de mes parents. J'avais alors dix-sept ans. C'étaient les régisseurs du domaine et je ne sais pas ce que je serais devenu sans Émile. Il

s'est occupé de moi, il a financé mes études, je lui dois absolument tout.

– Que va devenir le Domaine Roque ?

– Ce qui va se passer pour sa succession est un point d'interrogation. Pour en savoir plus, vous devez demander à son héritière.

Avant de partir, la journaliste glisse sa carte de visite dans la poche de ma veste :

– Moi aussi je suis seule à Noël, je peux venir ?

J'éclate de rire.

– Pourquoi pas ? Si vous vous trouvez au village ce jour-là ? Mais, seule, bien sûr !

Elles n'ont pas froid aux yeux, les Américaines !

Je rejoins la table que m'a réservée Amy pour discuter affaires avec les deux importateurs de vins français et je suis accueilli par de grandes accolades de la part de Malkovitch qui est venu avec Bruce Willis ! Je comprends vite pourquoi il a amené son ami avec lui. Celui-ci veut m'engager dans son domaine, à la *Napa Valley*, pour créer un nouveau vin. Pour ne pas le vexer, je ne décline pas tout de suite. Il me regarde d'un air narquois et se penche en avant :

– Je vais vous faire une offre que vous ne pourrez pas refuser.

Il a pris la voix et l'expression de Robert de Niro et l'allusion à la célèbre phrase du Parrain fait rire toute la table. À leurs côtés, le jeune *golden boy* australien et le couple d'importateurs chinois paraissent ravis de leur soirée et ils me font part du

grand intérêt qu'ils portent au Domaine Roque. Dommage pour eux, ce n'est pas à vendre. Mais je me tais sur le sujet.

Plus tard, Amy me commande un taxi et elle l'attend avec moi devant la grande entrée du centre d'exposition.

Je souris en la remerciant de m'avoir si bien piloté toute la semaine.

– C'est décidé ? Vous repartez demain ? me demande-t-elle avec une nuance de regret dans la voix.

– Je ne peux pas rester un jour de plus ! Angie m'attend ! lui dis-je en m'engouffrant dans le *Yellow Cab* qui vient de s'arrêter devant nous.

3 - Angela - Le karma de Noël

À peine suis-je arrivée au bureau que Carla me fonce dessus, façon bull-dog. Elle m'arrache les vêtements que j'ai rapportés et me lance :

– Tu as vu l'heure ? Tu as pris ta matinée ?

– Mais Carla, il est 7 h 15 et on est samedi. J'avais prévu d'arriver à 8 h 30. Je croyais...

– Je ne te paie pas pour croire, mais pour faire. Tu dois superviser la sélection des photos du shooting *Green is the new black*, pour la campagne *Veggie on the rock*. Tu as jusqu'à 18 h.

Ce n'était pas prévu au programme ! Je n'ai pas participé à ce travail et je vais devoir me renseigner auprès de l'équipe responsable du projet. Premièrement, ils ne vont pas apprécier d'être dépossédés de leur bébé pendant qu'ils sont en week-end et ils vont me le faire sentir en faisant de la rétention d'info et deuxièmement, justement, ils sont sûrement tous partis et ça va être coton de les joindre !

Non contente d'avoir rajouté ce boulot à mon emploi du temps déjà chargé, Carla me toise et ajoute :

– C'est quoi cette coiffure ? T'as pas eu le temps de te sécher les cheveux ce matin ou t'es tombée dans la Tamise en sortant de ton *Black Cab* ?

Bien sûr, pas une minute Carla ne peut imaginer que son exigence de faire vite m'a interdit de prendre le bus ou le métro

et que je n'ai pas les moyens de me payer un taxi chaque fois qu'elle exige ma présence en dehors des heures de bureau.

Je préfère ne rien répondre et foncer vers la tâche compliquée qui m'attend.

Et de fait, la journée est épouvantable. Je collectionne des remarques cinglantes toute la matinée avant de parvenir à récupérer le dossier. Je n'ai même pas le temps d'avalier ma traditionnelle salade quinoa tofu, à midi.

Sans Andy, la pause déjeuner ne me dit rien, je n'ai personne à qui parler et une quinzaine de coups de fil à passer. Ma secrétaire, Fiona, me fait la tête. Elle a dû annuler son lunch avec ses copines, au coin de la rue. Mais si on veut rendre à Carla la sélection des photos de ce shooting dans les temps, je n'ai pas d'autre choix.

Pour compenser et me faire pardonner, je la laisse partir à 16 h. Je sais qu'elle a un gamin qui l'attend et, même si je reste de glace devant son expression ravie quand je lui annonce sa libération – dans ce milieu si vous montrez votre sensibilité, vous êtes cuite –, je suis heureuse pour elle. Je ne peux pas obliger tout le monde à vivre en *addict* du boulot, comme moi ! Elle a pris ses congés pour les fêtes, donc je ne la revois pas avant son retour des vacances de Noël.

Quand je constate qu'il est déjà 18 heures, je retiens un sourire de satisfaction. J'ai réussi ! Ouf ! J'envoie les photos à Carla. Puis je fais un crochet par la réserve et emprunte une courte robe drapée rouge Givenchy pour ma soirée. Je troque mes sneakers Balenciaga, pour des Louboutin de la dernière collection.

Un petit tour dans les toilettes de l'étage pour me remaquiller et je suis prête pour sortir avec Edward. Quand je reviens à mon bureau, il est déjà installé dans un des fauteuils en pianotant sur son téléphone d'un air concentré. Je suis heureuse de le voir en avance.

– Déjà là ?

– Oui justement, j'avais quelque chose à régler avec ta *boss*. Ça tombe bien comme ça je t'embarque ! Ça te dit le *Caffé Concerto* sur *White Hall* ?

Avec lui, c'est toujours le grand show, j'ai bien fait de me changer !

– Il y a un concert de Sam Lewison, autour des thèmes de Cole Porter.

Ouh la la ! J'avais sûrement raison ! Ça sent le dîner romantique à plein nez ! Pas de demande en mariage en vue, j'espère ? Non pas que je sois contre, je l'aime mon Edward, mais je ne suis pas vraiment prête !

– Je suis venue à vélo, je dois le rapporter chez moi.

Il lève les yeux au ciel d'un air attendri. Il trouve que le vélo, c'est très frenchy. Et ça fait aussi partie des choses qu'il veut changer chez moi.

– Tu n'as qu'à le laisser ici. Tu reviendras le prendre demain.

Une fois installés à la table, Edward commande du champagne et quand le serveur nous sert, il se penche vers moi.

– *Cheers, my dear!* Cette fois, c'est le Jour J. Mère t'invite pour le réveillon au manoir.

Damned! C'était le réveillon ! Oh non !

– Je lui ai parlé de toi, je lui ai dit que nous deux, c’était sérieux. Je te rappelle qu’elle t’a déjà invitée le mois dernier et que tu n’as pas pu venir. Du coup, cette fois, elle veut vraiment te rencontrer.

– Quoi ? Mais non !

– Comment ça, non ?

– Tu me l’as déjà présentée à la soirée caritative, tu sais ? La *Fashion For Relief* au *British Museum*, avec l’Unicef.

– Angela, ce n’était pas une présentation officielle. Pour le réveillon, il y aura mes parents, ma grand-mère, mon oncle un peu spécial et des cousins. Des amis de longue date, aussi. C’est une tradition, Noël, chez nous. Je sais que ça te stresse, mais tu verras, tout va bien se passer. C’est important !

– Non.

Je me bute. Je sais, c’est un peu puéril, mais je me mets soudain à bouder. Pourtant ce n’est pas mon style, mais là, c’est comme si je beuguais tout à coup. Je ne trouve rien à dire d’autre que « Non, non, non ! », en boucle. Il va falloir que je lui parle de mes Noëls et de la raison pour laquelle je ne supporte pas cette période...

Je regarde Edward par en dessous et je constate que son sourcil droit se fronce et qu’il serre les lèvres pour contenir sa contrariété. Comme il est anglais, je sais qu’il ne fera pas d’esclandre au resto. Qu’il saura se maîtriser.

– Angela, tu comprends bien que « non » n’est pas une option. Quel est le problème ?

– Attends, je vais t’expliquer.

Je bois mon verre cul sec et je le remplis immédiatement à ras bord.

– Je déteste Noël.

– Comment ça ? Ça ne veut rien dire, enfin ! Détester Noël ?

– C’est superstitieux. Dès que j’entends le mot, d’ailleurs, j’ai des frissons d’angoisse.

– Mais pourquoi ?

– Tu veux vraiment savoir ?

Je tergiverse encore un peu, puis je me jette à l’eau et j’énumère :

– D’un, ma mère a quitté mon père un soir de réveillon de Noël et elle m’a ensuite trimballée partout avec elle sans me demander mon avis. Elle est partie en douce alors que mon père avait tout préparé, ça a brisé notre bonheur familial. Jusqu’à ce jour, j’étais très heureuse et j’adorais fêter Noël. Tu sais, chez moi, en Provence, il y a les santons et...

Il fait un geste de la main pour balayer les derniers mots et me faire signe d’enchaîner.

– Et ?

– Comment ça... et ?

– Ben oui, tu as eu un choc ce jour-là, mais tu es grande maintenant.

Il sourit d’un air condescendant, ce qui a le don de m’exaspérer.

– Tu dois dépasser ce trauma. Et de deux ?

– Quoi de deux ?

– Tu as dit « d’un », donc j’imagine qu’il y a un « de deux » ?

Je hausse le ton, il faut que je parvienne à lui faire comprendre :

– De deux, la dispute avec mon père quand j’avais quinze ans, le soir de Noël ! Ça aussi je dois le dépasser ?

– Comment ça ? Je ne comprends rien à ton histoire. Un peu de cohérence, s’il te plaît. Tu viens de me dire que vous aviez quitté ton père quand tu étais enfant. À quel âge, déjà ?

– Neuf ans. Oui, mais à treize ans, j’en ai eu marre de cette vie de nomade avec ma mère, et je suis revenue chez lui... Chez nous... à Maillane. Les choses avaient changé. Il s’était mis en tête de m’enseigner les rudiments de la vigne. Et moi, ça m’intéressait pas. Ma passion, c’était la photo et il ne voulait pas en entendre parler. Il était exigeant, autoritaire et me rabaissait tout le temps. Le soir du réveillon, il a eu des mots très durs, comme quoi j’étais la grande déception de sa vie, mais que c’était normal après tout je n’étais qu’une fille. Quelle adolescente peut encaisser ces mots ? J’ai eu le cœur brisé. Je me suis enfermée dans ma chambre et je suis partie rejoindre ma mère le lendemain. Quand je me suis levée, il était sur ses terres. Il n’avait pas voulu me dire au revoir. Et c’est là que ma mère m’a inscrite à la *City High School*.

– C’est une bonne chose, non ? Sinon, tu ne serais jamais venue en Angleterre, tu n’aurais jamais bossé pour *Fashion Agency* et on ne se serait jamais rencontrés !

– Peut-être, mais ça ne m’étonne pas qu’on se dispute à l’approche de Noël, tu vois ? C’est fatal. C’est mon karma. Si je viens chez tes parents, ça va *clasher*. Ou avec toi ou avec eux, mais c’est obligatoire ! La foudre va tomber sur votre

château, ou on va découvrir que ton père a un frère jumeau caché qui vit nu dans le bush australien.

Edward hausse les épaules.

– Tu n’as pas d’arguments ! Déjà, le mois dernier quand j’ai voulu que tu viennes au manoir passer le week-end, tu as prétexté que tu avais trop de travail, mais je sais que c’est bidon !

Je comprends que mes vraies raisons, cette phobie de Noël due à mon histoire, ne l’ont pas convaincu. J’attaque alors l’autre aspect de ma réticence.

– Bon, OK. Si tu veux vraiment savoir, je suis certaine que tes parents vont me snober !

Edward lève les sourcils d’un air irrité.

– Parfaitement ! Ils vont me trouver ordinaire. Ils rêvent probablement pour toi d’un mariage entre aristos anglais. J’ai pas envie d’en bavarder toute la soirée et de subir leurs regards et leurs sous-entendus ! Je sais que je ne serai jamais assez bien pour eux. Je n’ai ni les codes ni les manières.

– Angie chérie, il faut bien qu’un jour tu dépasses ton complexe, hein ? Et puis, je peux t’apprendre les codes, ce n’est pas compliqué. Si tu connaissais mes parents, tu verrais qu’ils sont très gentils... à leur façon...

– Vraiment ?

Il soupire.

– J’en ai assez de tes fuites en avant. Soit tu passes Noël avec ma famille, soit c’est fini entre nous.

Je le fixe, incrédule. Il fait quoi, là ? J’essaie de prendre sa réaction à la légère.

– C’est du chantage ! dis-je en riant jaune.

Nos voisins de table se retournent vers nous et Edward me fait un signe pour que je parle moins fort. Eh oui, moi, je suis du sud et quand on me fait un chantage, je réagis. Je m’exprime ! Je sens une colère sourde monter en moi, mais je me contrôle. Zen.

– Exactement ! me répond-il avec flegme.

– C’est insupportable !

– Oh, allez ! Tu fais des drames pour rien. Tu exagères tout ! Et baisse de volume, s’il te plaît ! Tout le monde nous observe !

Ils ne s’engueulent jamais, les Anglais ? Il paraît que c’est très bon pour le couple. Je ne dis plus un mot. Nous grignotons nos entrées végétariennes en boudant comme des enfants. Je ne veux pourtant pas me fâcher avec Edward. Même s’il a manqué de délicatesse, je sais qu’il tient à moi et moi à lui.

Soudain, il me vient l’idée du siècle pour me sortir de cette impasse et me trouver une bonne excuse pour ne pas aller à son *british* réveillon, dans son château. Ma mère ! Avec un peu de chance, je pourrais aller fêter Noël chez elle ?

Je me lève précipitamment pour me rendre aux toilettes.

– Allo, maman ? Ça te dirait qu’on passe Noël ensemble ?

– Oh, mais quelle bonne idée ! Tu viendrais me rejoindre au *Tamil Nadu* ?

– Où ça ?

– À *Tiruvannamalai*, au *Tamil Nadu* !

– Mais pourquoi ?